Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Le Rhin

Delrieu, André

Paris, 1846

X: D'Arnheim et de Nimègue auy Cinq Bouches du Rhin

urn:nbn:de:bsz:31-124972

Visual Library

X

D'ARNHEIM ET DE NIMÈGUE AUX CINQ BOUCHES DU RHIN.

—

SOMMAIRE.

La vieillesse d'un grand fleuve. — Physionomie du Rhin néerlandais. — Premières digues. — *Le chevalier du Cygne*, légende. — Souvenirs de l'armée de Sambre et Meuse. — Le Whaal, le Leck, le Vieux-Rhin, l'Yssel et la Vecht. — Agonie. — Le canal de Leyde ou le *Rhin tordu*. — *Habitants de Rotterdam*. — Caractère historique des cinq bouches du Rhin. — *Pêcheurs de la Hollande*. — Emprunt à Bossuet. — Oraison funèbre. — Le Rhin tué par Napoléon. — Phénomène chimique. — M. Blanquart, M. Passmore, M. de Simolina et M. Z... rentrent chacun dans leurs foyers.

———

« Il me semble voir, dit M. Passmore après une discussion historiquement savante, le prince de Condé revenant en canot avec le cadavre de son neveu enveloppé dans un manteau.

— Et moi, ajouta le baron, il me semble voir Louis XIV tranquillement assis à l'ombre où le roi *se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage*.

— C'est ici, fit observer mélancoliquement M. Z..., que le Rhin devrait finir : après un tel fleuron, ses annales ne

peuvent que décroître en grandeur et perdre en intérêt.

— Il finit vraiment, reprit M. Blanquart, comme si le poids du XVII^e^ siècle, en pesant sur ses ondes, les refoulait de leur lit. Le hasard du paysage est d'accord avec la philosophie de l'histoire et le grand fleuve succombe sous le grand monarque. Les souvenirs de Varus lui ont donné le coup de grâce ; la mémoire de Louis XIV achève de le tuer. Admirez un peu d'ici comme le géant se débat ! de Wesel à Nimègue et à Arnheim, c'est une lutte de tous les instants, une dépense de toutes les positions. Sur la rive gauche, Marienbaum, Calcar, Clèves, et sur la rive droite, Emmerich et Lobith, se succèdent moins pour l'encourager dans ses efforts que pour contempler sa décadence. Enfin se dressent à vos yeux les seuls accidents du paysage qui aient compati à la résistance magnifique et néanmoins désespérée du fleuve, les digues de 1774, chef-d'œuvre de l'architecture hydraulique, barrage tutélaire qui protége la Hollande contre les convulsions du Rhin agonisant. Ce sont elles qui, pour mieux venir à bout du vieillard, le brisent et le transforment en deux existences nouvelles, en deux tronçons où la vie, moins abondante, sera d'un épuisement plus facile, le Whaal et le Vieux Rhin.

Les voyageurs s'apprêtèrent sur-le-champ, par un complet silence et une attention profonde, à jouir de ce spectacle. Pour M. Passmore surtout, la transition de la Prusse à la Hollande était une merveille. Il est curieux, en effet, après être venu en Hollande par la mer, d'y retourner par le Rhin. Géographiquement, c'est prendre, si l'on peut dire, le pays par les deux côtés. Sous le rapport pittoresque, comme au point de vue économique, il y a là une double observation faite sur une contrée dont le chemin s'ouvre par deux voies contraires : ici, l'Angleterre et l'Océan ; là, le Rhin et l'Allemagne ; et, pour point intermédiaire, pour foyer, de rayonnement la Hollande qui, dans sa plus grande

Rotterdam.

largeur, n'a pas plus de soixante-dix lieues ; île, quand elle regarde l'Angleterre, continent quand elle se tourne vers l'Allemagne.

C'est au bec formé par la séparation que finit la Prusse, et que la Hollande commence. Aussi que la terre des deux rives a changé pour se résoudre à ce déchirement ! Emmerich, par ses flotteurs et ses radeaux, captive à peine la vue : ces superbes monuments du fleuve sont sur le point d'ailleurs de mourir comme lui, et les riverains de la Hollande, après avoir divisé les eaux, dépèceront les escadres. Tout périt à la fois. D'abord sévère à Wesel, triste ensuite devant Emmerich, et finalement maussade au Fort de Schenck, si la nature préoccupe encore les regards du touriste, c'est par la soudaineté et par les déconvenues. Vous diriez que le fleuve met de la coquetterie jusqu'à mourir, et ne devant plus désormais vous plaire, veut au moins vous surprendre. Au milieu de ce singulier naufrage, la poésie n'abdique pas plus son empire que l'histoire, et, après le *Passage du Rhin* par Louis XIV, on peut même se consoler de la mort anticipée du fleuve avec la légende du *Chevalier du Cygne*, de Gerhard Van Schuiren.

En l'année 711 vivait Béatrix, fille unique de Dietrich, duc de Clèves. Son père était mort, et elle régnait sur Clèves. Une fois cette jeune fille, déjà souveraine, était au château de Nimègue ; il faisait un temps clair, Béatrix regarda du côté du Rhin et y vit un spectacle merveilleux. C'était un cygne blanc qui descendait le fleuve, en portant au cou une chaîne d'or. A sa chaîne était attachée une petite barque, voguant de cette façon au gré du cygne et dans laquelle se trouvait assis un bel homme. Cet inconnu tenait à la main une épée d'or comme la chaîne ; un cor de chasse pendait à sa ceinture, et à son doigt brillait un anneau précieux. Ce jeune chevalier s'élança de la barque à terre, parla longtemps à la jeune fille, et lui dit qu'il ve-

nait protéger ses domaines contre les prétentions de ses ennemis. Béatrix, femme timide, obligée de défendre par elle-même son patrimoine, avait grand besoin d'un ami. On comprend que la proposition de l'étranger dut lui plaire. Mais la reconnaissance est un chemin vers l'amour. Cet inconnu trouva celui du cœur de Béatrix qui n'en fit pas mystère, et l'épousa. — Je me nomme Hélias, dit alors le beau chevalier à la duchesse de Clèves. Mais ne me demandez pas quelle est ma race et de qui je descends. Il faut que mon origine vous reste ignorée. Si vous voulez par malheur en savoir davantage, à l'instant même je deviendrai libre, mon cygne paraîtra sur le Rhin, la nacelle me remportera d'où je suis venu, et vous ne me verrez plus jamais. » La duchesse écouta ce discours et promit de n'être point curieuse. On l'eût été cependant à moins. Hélias et Béatrix se marièrent donc ; il leur vint plusieurs enfants. A quelque temps de là, mari et femme se trouvaient ensemble au lit, quand la duchesse de Clèves, sans y faire grande attention, dit tout d'un coup au chevalier : — Seigneur, puisque vous avez un fils, ne lui apprendrez-vous pas quelque jour d'où vous êtes issu? » Hélias regarda la duchesse, ne pouvant en croire ses oreilles. Mais Béatrix, ne contraignant plus sa curiosité, joignit les mains et s'écria : — O mon ami ! je voudrais bien savoir qui vous êtes. » A ces mots, Hélias passa les doigts sur ses yeux comme quelqu'un qui essuie une larme; puis, sortant du lit, il ouvrit la fenêtre et sonna du cor. Aussitôt le cygne descendit du haut du Rhin, toujours avec la chaîne d'or au cou, toujours traînant après lui la nacelle. Hélias y monta, et on ne le revit plus. Béatrix, désolée, mourut peu de temps après son départ. L'inconnu cependant avait laissé à ses enfants trois choses : son cor, son épée, son anneau. Ses descendants existent toujours, et, au château de Clèves, il y a une haute tour sur le sommet de laquelle tourne la

figure d'un cygne. En mémoire de l'événement, on la nomme encore *la Tour du Cygne*.

C'est probablement en vertu de cette légende que Clèves s'appelle pour les chroniqueurs *Schwanburg*, la ville des Cygnes ; et quand bien même Clèves ne serait par l'ancien Reichwald, le *sacrum nemus* de Tacite, le camp de Claudius Civilis et la fondation de Jules-César, il y aurait suffisamment de couleur locale dans son origine teutonique. Mais les cinq villes de la Hollande, qui correspondent en quelque façon symétriquement aux cinq bouches du Rhin, prennent une part trop active au mouvement général de l'Europe pour avoir besoin de légende.

Si nous descendons par le Wahal à la mer, Nimègue sert de clef à cette première embouchure, Nimègue où s'est conclu le traité de 1678 entre Louis XIV, Charles II d'Espagne et la Hollande; Nimègue où l'armée de la république française, aux ordres de Pichegru et de Macdonald, passa le fleuve sur la glace le 8 janvier 1795 : c'est une route que M. Passmore ne consentit jamais à suivre, et la retraite précipitée des Anglais à cette époque, sous les yeux du duc d'Yorck et du général d'avant-garde Hammerstein, explique sa répugnance; le patriotisme n'est pas interdit au touriste.

Si nous voulons descendre à la mer par le Nouvel-Yssel ou le *Drusus Vaart*, il faut quitter le Vieux-Rhin vis-à-vis de Hussen, petite ville où jadis la Prusse avait un péage ; il faut entrer dans le canal de Drusus, œuvre des Romains, et contourner Arnheim, cité non moins fameuse que Nimègue. Le canal de Drusus baigne Doesburg, Zutphen, Deventer, reçoit l'ancien Yssel et se jette dans le Zuyderzée ; mais ce n'est pas là ce qui fait son caractère. Tout est dans Arnheim, capitale de la Gueldre aux jardins à fleur d'eau, où vivent les Hernhutes, où de gigantesques moulins rappellent les exploits de don Quichotte.

Si nous tenons à descendre à la mer par le Leck, on

trouve la bouche du fleuve ainsi nommée au dessous d'Arnheim, à Wyck-by-Duersted, où le Vieux-Rhin se dirige au nord vers Utrecht. La ville du Leck, c'est Rotterdam; c'est la patrie d'Erasme et de Van der Werf, c'est la seconde cité de la Hollande et l'étape du *steam boat* de Londres. On voit que le Rhin, pour n'être plus ici que le Leck, est encore assez bien partagé; mais Rotterdam est-elle vraiment la ville du Leck? le Leck lui-même existe-t-il toujours à Rotterdam où la Meuse, grossie du Wahal, forme ce singulier golfe enchevêtré d'îlots qu'on nomme ici la Merwe; là, le Rotte; plus loin le Bies-Bosch? confusion inexprimable, honteuse, écrasante, sans nom et sans fin, de la grande chose qui était une mer à Wesel et qui n'est plus même rien à Dordrecht.

Si nous aimons mieux descendre à la mer par la Vecht, on doit se séparer du Vieux-Rhin à Utrecht. Et quelle cité que la ville d'Utrecht pour illustrer la bouche d'un fleuve! N'est-ce pas le *Castellum* des écrivains du VIII^e^ siècle, et le *Trajectus ad Rhenum* pour les Romains? N'est-ce pas Utrecht qui fut donné par Charles Martel à Saint-Willibord, en 722; puis capitale de la Frise; puis encore siége épiscopal sous Baudry en 977? N'est-ce pas à Utrecht que Charles-Quint bâtit, en 1529, un château qu'il nomma *Séjour de la paix*; que les Sept-Provinces conclurent, en janvier 1579, leur célèbre union; que se tint le congrès de 1712, et qu'enfin fut signé le traité de 1714? Utrecht, pour tout dire en un mot, n'est-il pas renommé pour ses velours autant que Rotterdam pour ses aiguilles et Leyde pour ses draps?

A ce nom de Leyde, la rougeur monte au front, la plume frémit entre les doigts, le cœur manque dans la poitrine, le courage à l'esprit. Hélas! le Rhin lui-même va manquer à son historien, forcé d'écrire le plus pittoresque, mais en revanche le plus humiliant des sobriquets du fleuve. Avant de tracer une épithète tout à fait compromettante, voyons

Pêcheur et marchande de poissons (Hollande).

un peu ce que dit Bossuet, méditant sur le cercueil de Madame, Henriette d'Angleterre :

« .... Les hommes ont tous une même origine, et cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement comme les flots. Ils ne cessent de s'écouler, tant qu'enfin, après avoir fait un peu plus de bruit et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne reconnaît plus ni princes, ni rois, ni toutes les autres qualités superbes qui les distinguent, de même que les fleuves tant vantés demeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'Océan avec les rivières les plus inconnues!... »

Ces fatales paroles résument l'agonie du Rhin. Si l'homme, au déclin de ses jours, tient énergiquement à la vie, pourquoi le fleuve, sur ses dernières pentes, ne s'attacherait-il pas à la terre de chacun de ses bords, au plus mince gravier de son lit? Sommes-nous bien assurés d'ailleurs qu'un cours d'eau n'ait pas, à l'instar de la créature, une âme liée à la création? L'écluse de Wyck-by-Duersted une fois franchie, ce ne sont maintenant pour le Rhin que replis craintifs, méandres laborieux, ensablements caducs, et, faut-il même l'avouer, marécageuses décompositions. Chaque saignée ne paraît soulager le moribond que pour mieux l'épuiser. Bientôt le malheureux fleuve, laissant fuir au delà d'Utrecht et vers Amsterdam la dernière de ses nymphes encore valides, continue, non pas de couler, mais de s'échapper plutôt, en changeant le nom de Vieux-Rhin en quelque nom plus dégradant et plus ridicule, si c'est possible. — Le fleuve de l'Europe sera dorénavant le *Rhin tordu!*

Cependant il cherche l'Océan, la mer du Nord. Alors, on a pitié de lui; on plaint cet exilé déchu qui veut mourir dans la patrie commune. A Woerden, le fleuve n'est déjà plus le *Rhin tordu*; il est tout bonnement le *Vaart* de Leyde,

quelque chose comme un ruisseau. Les populations se réunissent, les gouvernements se cotisent, Napoléon lui-même s'émeut à la vue de cet empereur qui a trouvé un Waterloo. En 1807, des machines hydrauliques s'élèvent à Rhynsberg et à Katwick. On tire le Rhin, à grands renforts de bras, de mouffles et de chaînes, du fossé où il croupit et des sables où il se perd. On lui fait enfin un conduit de fer comme on fait à la gouttière un canal de sapin, et ce géant, réduit à quelque filet, tombe dans l'Océan, sans autre murmure que celui de la source qui rafraîchit les cressons.

Ainsi meurt le Rhin, après un cours moyen, entre le chemin d'eau et le chemin de terre, de deux cent quatre-vingt-dix lieues; ainsi meurt-il après avoir reçu douze mille cours d'eau, arrosé cent quatorze villes, séparé, ou, pour mieux dire, divisé onze nations, roulant dans son écume et mêlant à sa rumeur l'histoire de trente siècles et de trente peuples. « Ceinture des empires, dit Victor Hugo, frontière des ambitions, frein des conquérants; serpent de l'énorme caducée qu'étend sur l'Europe le dieu Commerce.... »

Suivant le docteur Bertrand (*Lettres sur la physique du globe*), le Pô ne verse dans l'Océan qu'une partie de *troubles* sur 170 parties d'eau; le Nil, une partie sur 132; la Seine, une sur 120; tandis que le Rhin verserait dans la mer du Nord une partie de *troubles* sur CENT parties d'eau. Il y a même, pour ce fleuve, du mystère et de l'inconnu jusque dans l'altération de son cours, et on retrouve, par le chiffre élevé de sa substance impure, le caractère laborieux d'une existence démesurément remplie.

Un tel spectacle rend muets les hommes qui le contemplent. Depuis le commencement de l'agonie du fleuve, nos quatre voyageurs, tout à fait d'accord sur les impressions les plus diverses qu'elle provoquait sans peine, avaient pris le parti de se taire pour mieux jouir de la catastrophe.

On ne rompit le silence que dans les bureaux du *packet*, à Rotterdam. C'était l'heure de la séparation définitive. M. Passmore retournait à Londres; M. Blanquart poussait vers Haarlem pour étudier les tulipes; M. de Simolinn rentrait en Allemagne par la route de terre d'Utrecht à Cologne, et M. Z... séjournait à Rotterdam, où le retenait un Elzévir. On ne s'embrassa pas positivement, mais on fut ému. Comme le jeune Anglais donnait au peintre une dernière poignée de mains, il lui échappa de dire :

« Encore un voyage comme celui-ci, et on ne reconnaîtrait plus à quelle nation nous sommes heureux chacun d'appartenir.

— Peut-être, répondit M. Blanquart. Pour que la fusion soit absolue, il faut que l'épreuve soit répétée.

— Je vous ajourne au printemps de l'année prochaine! s'écria gaîment le conseiller de Colmar.

— Pourquoi pas? fit observer le baron. Le Danube payerait les dettes du Rhin.

— A bientôt donc, reprit M. Passmore. Je vous attendrai dans la cour du château de Furstenberg. C'est la source du Danube. »

FIN.